2

MÉMOIRE

PRESENTÉ

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

Regent du Royaume de France :

CONCERNANT LA PRE'CIEUSE Plante du Gin-seng de Tartarie, découverte en Canada par le P. Joseph François Lafitau, de la Compagnie de Jesus, Missionnaire des Iroquois du Sault Saint Louis.

A PARIS,

Chez JOSEPH MONGE', ruë S. Jacques, vis-à-vis le Collége de Louis le Grand, à Saint Ignace.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

MEMOIRE

PRESENTÉ

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

Regent du Royaume de France :

Concernant la précieuse Plante du Gin-seng de Tartarie, découverte en Canada par le Pere Joseph-François Lafitau, de la Compagnie de Jesus, Missionaire des Iroquois du Sault Saint Louis.

MONSEIGNEUR,

Les ordres que VOTRE ALTESSE ROYALE envoya à M. Begon Intendant du Canada, dés qu'Elle commença à prendre le soin du

Royaume, qu'il eut à contribuer à enrichir la Botanique, & à favoriser ceux qui s'y occuperoient, ont été, ce semble, secondez du Ciel par une découverte utile. Dans ce temps-là même je trouvai dans les forêts de la Nouvelle France le Gin-seng des Tartares si estimé à la Chine. Je regardai un évenement si heureux comme une recompense de ce zele que V. A. R. eut dés l'enfance pour perfectionner & pour faire fleurir les Arts.

A la Chine, Monseigneur, il n'est point de plante qu'on puisse comparer au Gin-seng. J'avoue que je me sentis agreablement flatté de cette idée quand j'en eus découvert en Canada. Ma joie fut plus grande encore lorsque je reflechis que ma découverte ne seroit peut-être pas tout-à-fait indifferente à un Prince également attentif à procurer l'avancement des Lettres & l'avantage des peuples.

A la verité j'ai long-temps apprehendé d'interrompre les ſoins importans que donne à V. A. R. le gouvernement d'un grand Royaume, & de détourner ſon attention ſur de petits objets. Enfin j'ai cru qu'un eſprit ſuperieur comme le vôtre n'eſt jamais aſſez fatigué des affaires ſerieuſes pour negliger entierement les minuties même de Litterature qui peuvent produire de l'utilité au public.

Dans cette perſuaſion j'ai pris d'abord la liberté de luy faire preſenter la plante que j'avois découverte. L'honneur que j'ai eu enſuite de la lui preſenter moi-même, & la bonté qu'Elle a eu de ne dédaigner pas ce fruit de mes recherches, me donnent aujourd'hui la hardieſſe de rendre publiques mes remarques ſur cette plante ſous les auſpices & ſous la protection de V. A. R.

Je n'avois jamais entendu parler

du Gin-ſeng étant en France. Cependant cette fameuſe racine étoit déja connue en Europe depuis pluſieurs années par les relations des Peres de notre Compagnie qui ont été des premiers à en parler. C'eſt ce qu'on peut voir dans l'Atlas Chinois du Pere Martini, dans l'Hiſtoire Naturelle du Pere Euſebe de Nieremberg, & dans la Chine illuſtrée du celebre Pere Kirker. Les Vaiſſeaux François & Hollandois qui nous l'ont apportée depuis en ont rendu la connoiſſance plus certaine.

Ce fut donc par un pur hazard que je commençai pour la premiere fois de connoître le Gin-ſeng. J'étois deſcendu à Quebec pour les affaires de notre Miſſion au mois d'Octobre de l'année 1715.

On a coutume de nous envoyer toutes les années un Recueil des Lettres édifiantes des Miſſionnaires de notre Compagnie qui travail-

lent en divers lieux du monde au ſalut du prochain. Ces Lettres ſont pour nous qui nous trouvons dans les mêmes fonctions de zele, un puiſſant motif de ſoutenir avec conſtance les travaux pénibles de nos Miſſions. Rien en effet n'eſt plus capable d'adoucir nos peines, & de nous animer, que l'exemple de ceux de nos Peres qui ſe trouvant dans la même ſituation que nous, paroiſſent compter pour rien toutes leurs fatigues, & s'eſtiment heureux quand il a plu au Seigneur de donner quelque ſuccés à l'Evangile qu'ils prêchent, ou les conſoler des obſtacles & des traverſes qui rendent leurs travaux ſteriles. Parmi ces Lettres il y en a auſſi de curieuſes qui concernent les diverſes matieres qui ont rapport aux Sciences & aux beaux Arts, & qui ſouvent ſont des découvertes utiles pour le bien de l'Etat & des Colonies. Etant donc à Quebec le di-

xiéme Recueil de ces Lettres me tomba entre les mains, j'y lus avec plaisir celle du Pere Jartoux. J'y trouvai une description exacte de la plante du Gin-seng, qu'il avoit eu lieu d'examiner dans un voyage qu'il avoit fait en Tartarie l'an 1709.

L'Empereur de la Chine l'y avoit envoyé pour y faire la Carte du pays. Il arriva qu'au même temps un corps de dix mille Tartares étoit occupé à chercher le Gin-seng par l'ordre du même Prince, qui par tribut en retire deux onces de chaque Tartare, & qui achete d'eux le reste au poids de l'argent fin. Cependant ce qu'il en paye n'est que la quatriéme partie de ce qu'il le fait valoir dans son Empire, où il est vendu en son nom.

Pour annoncer les veritez de notre Religion à des peuples barbares, & leur faire goûter une morale bien opposée à la corruption de leurs cœurs, il faut auparavant les ga-

gner & s'insinuer dans leurs esprits en leur devenant necessaire. Plusieurs de nos Missionnaires ont reüssi en differens endroits par quelque teinture qu'ils avoient de la Medecine. Je sçavois qu'en travaillant à guerir les maladies du corps ils avoient été assez heureux pour ouvrir à plusieurs les yeux de l'ame. Ils se sont souvent servis de ce moyen pour baptiser plusieurs enfans moribons, sous pretexte de leur donner quelque remede. Je m'appliquois donc d'autant plus serieusement à la Medecine, que les Sauvages en sont trés-curieux, que quoi qu'ils ayent de trés-bons remedes ils se servent encore plus volontiers des nôtres, & les employent preferablement aux leurs. Je me sentois en particulier du goût pour la connoissance des plantes, c'est ce qui me fit lire la Lettre du Pere Jartoux par préference aux autres Lettres du même Recueil.

En parcourant cette Lettre, & tombant ſur l'endroit où ce Pere dit en parlant de la nature du Sol où croît le Gin-ſeng, que s'il s'en trouve quelqu'autre part du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ſont aſſez ſemblables à celles de la Tartarie. Je ſentis ma curioſité encore plus piquée par l'eſperance de le découvrir dans la Nouvelle France.

Cette eſperance étoit pourtant aſſez foible, & fit peu d'impreſſion ſur moi. Je ne retirai même de la Lettre qu'une idée confuſe & trés-imparfaite de la plante. Les occupations que j'eus pendant l'hyver, qui eſt fort long & fort rude en Canada, acheverent preſque de de l'effacer. Ce ne fut qu'au Printemps qu'étant obligé de paſſer ſouvent par les bois, je ſentis renaître en moi l'envie de faire cette

découverte à la vûë d'une multitude prodigieuſe d'herbes dont ces forêts ſont remplies, & qui attiroient alors toute mon attention. Je tâchai donc de rappeller les idées que je m'en étois formé. Je parlai à pluſieurs Sauvages. Je leur dépeignis la plante de la maniere que je pus. Ils me firent eſperer que je pourrois en effet la découvrir.

La neceſſité a rendu les Sauvages Medecins & Herboriſtes ; ils recherchent les plantes avec curioſité, & les éprouvent toutes ; de ſorte que ſans le ſecours d'une phyſique bien raiſonnée ils ont trouvé par un long uſage qui leur tient lieu de ſcience, bien des remedes neceſſaires à leurs maux. Outre les remedes generaux chacun a les ſiens en particulier dont il eſt fort jaloux. En effet, rien n'eſt plus capable de les accrediter parmi eux que la qualité de bons Medecins. Il faut avouer qu'ils ont des ſecrets

admirables pour des maladies dont notre Medecine ne guérit point. Ils se traitent à la verité un peu rudement, & dosent leurs purgatifs & leurs vomitifs comme pour des chevaux ; mais ils excellent dans la guerison de toutes sortes de playes & de fractures, qu'ils traitent avec une patience extrême, & avec une délicatesse d'autant plus merveilleuse que jamais ils n'y employent le fer. Ils guérissent leurs malades en peu de temps par la propreté qu'ils entretiennent dans une playe, elle paroît toujours fraîche, & les remedes qu'ils y appliquent sont simples, naturels, & de peu d'apprêt.

Les François dans ce pays-là conviennent qu'ils l'emportent sur nous en cette matiere. J'ai vû moi-même des cures surprenantes. Les Missionaires qui sont toujours avec les Sauvages, qui ont toute leur confiance, & qui parlent communé-

ment leur langue comme eux-mêmes, ſont preſque les ſeuls en état de tirer d'eux des ſecrets dont le public pourroit profiter. Cependant ils ne paroiſſent pas y avoir penſé juſqu'à preſent. Auſſi n'ont-ils pas été auſſi heureux en découvertes que nos Miſſionnaires du Perou & du Breſil. Je m'imagine qu'ils ont été détournez par la crainte de paroitre approuver par leurs recherches les ſuperſtitions des Jongleurs ou Medecins, qui dans les commencemens de l'établiſſement de la Colonie étoient le plus grand obſtacle qu'ils trouvoient à la prédication de l'Evangile.

Les queſtions que j'avois faites aux Sauvages ſur le Gin-ſeng ne m'avancerent pas beaucoup. Je puis dire qu'elles ne me profiterent qu'autant qu'elles me donnerent lieu de faire d'autres découvertes que j'eſpere perfectionner quand je ſerai de retour à ma Miſſion. J'oſe

me flatter que je pourrai donner dans la suite des connoissances au public qui feront plaisir à ceux qui aiment la Botanique, & dont notre Medecine pourra tirer quelque secours.

Ayant passé prés de trois mois à chercher le Gin-seng inutilement, le hazard me le montra quand j'y pensois le moins, assez prés d'une maison que je faisois bâtir. Il étoit alors dans sa maturité, la couleur vermeille de son fruit arrêta ma vuë. Je ne le considerai pas longtemps sans soupçonner que ce pouvoit être la plante que je cherchois. L'ayant arrachée avec empressement, je la portai plein de joie à une Sauvagesse que j'avois employée pour la chercher de son côté. Elle la reconnut d'abord pour l'un de leurs remedes ordinaires, dont elle me dit sur le champ l'usage que les Sauvages en faisoient. Sur le rapport que je luy fis de l'estime qu'on

en faisoit à la Chine, elle se guérit dés le lendemain d'une fiévre intermittente qui la tourmentoit depuis quelques mois. Elle n'y fit point d'autre preparation que de boire l'eau froide où avoient trempé quelques-unes de ces racines brisées entre deux pierres. Elle fit depuis deux fois la même chose, & se guérit chaque fois dés le même jour.

Quelque présomption que j'eusse que la plante étoit du Gin-seng, je n'osois pourtant rien assurer n'ayant que des idées confuses de la Lettre du Pere Jartoux, que je n'avois pas en main, & dont l'exemplaire étoit à Quebec. Je pris donc le parti de faire une description exacte de la plante trouvée en Canada, je l'envoyai à Quebec à un homme intelligent, afin qu'il la confrontât avec la Lettre & avec la planche gravée qui represente le Gin-seng de la Chine.

On n'eut pas plutôt reçu ma let-

tre, qu'on partit pour Montreal; & qu'on se rendit à notre Mission, qui n'en est qu'à trois lieues. La personne habile & moi parcourumes les bois, où je lui laissai le plaisir de la découvrir elle-même. Nos recherches ne furent pas longues. Quand nous en eumes ramassé divers pieds nous allames les confronter avec le livre dans une cabane.

A la vûë seule de la planche les Sauvages reconnurent leur plante de Canada. Et comme nous en avions en main les differentes especes, nous eumes le plaisir de voir une description si exacte & une si juste proportion avec la plante, qu'il n'y manquoit pas la moindre circonstance dont nous n'eussions la preuve devant les yeux.

Ma surprise fut extrême quand sur la fin de la Lettre du Pere Jartoux, entendant l'explication du mot Chinois qui signifie *Ressemblance*

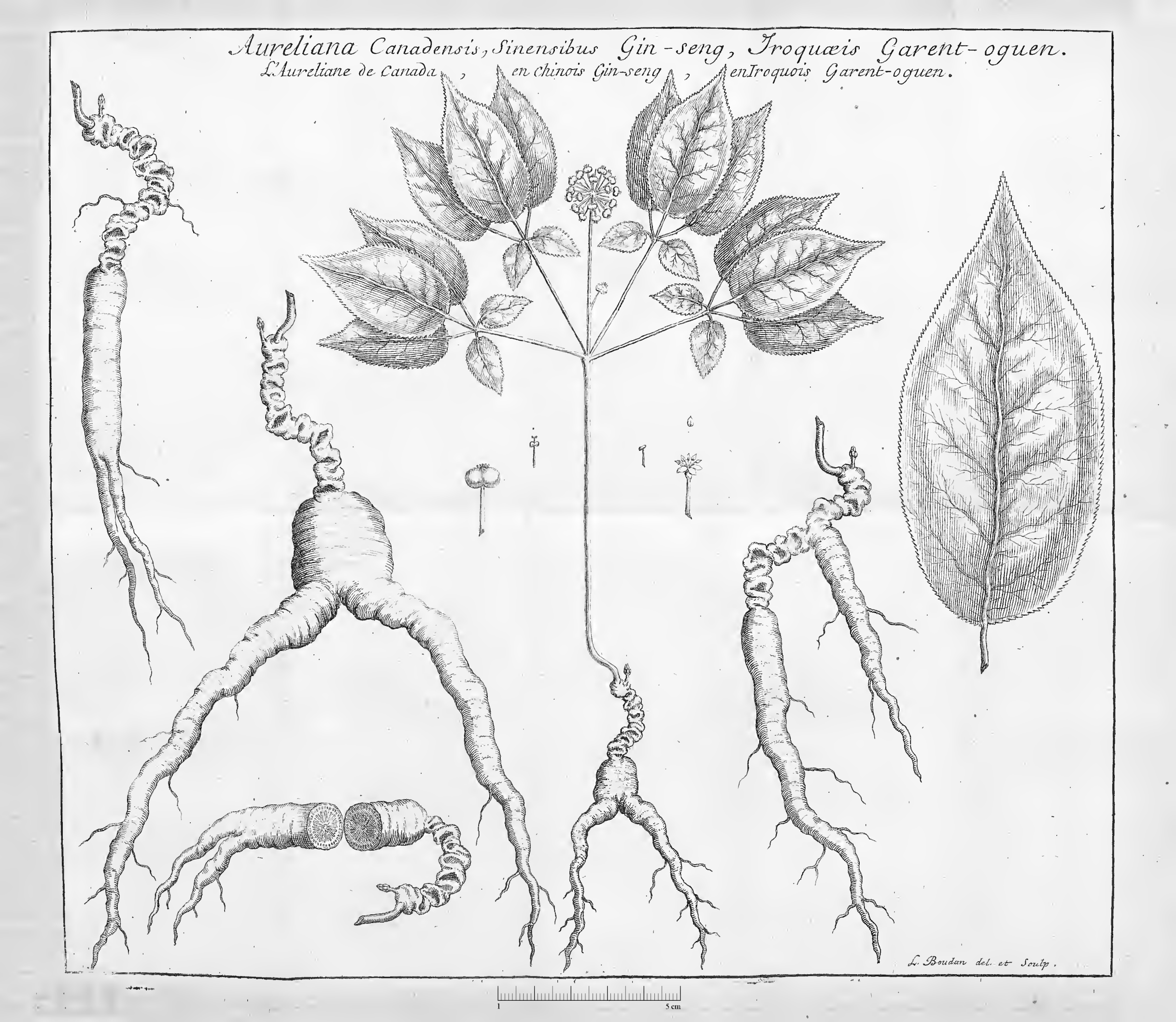
de l'homme, ou comme l'explique le Traducteur du P. Kirker, *Cuisses de l'homme*, je m'apperçus que le mot Iroquois *Garent-oguen* avoit la même signification. En effet, Garent-oguen est un mot composé d'*Orenta*, qui signifie les cuisses & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire deux choses separées. Faisant alors la même reflexion que le Pere Jartoux sur la bizarrerie de ce nom, qui n'a été donné que sur une ressemblance fort imparfaite qui ne se trouve point dans plusieurs plantes de cette espece, & qui se rencontre dans plusieurs autres d'espece fort differente, je ne pus m'empêcher de conclure que la même signification n'avoit pû être appliquée au mot Chinois & au mot Iroquois sans une communication d'idées, & par consequent de personnes. Par là je fus confirmé dans l'opinion que j'avois déja, & qui est fondée sur d'autres préjugez,

que l'Amerique ne faisoit qu'un même continent avec l'Asie, à qui elle s'unit par la Tartarie au nord de la Chine.

Quoi que le Pere Jartoux ait donné, comme je l'ai dit, une description exacte & fort détaillée de cette plante, je ne laisserai pas de la donner ici pour y ajouter les observations que j'y ai faites. La grande quantité qui m'en a passé par les mains donnera de la créance à mon recit.

La racine a deux choses qu'il faut observer: Une espece de navet qui en fait le corps, & le colet du navet même.

Le navet qui fait le corps de la racine est peu different de nos navets ordinaires. Quand on l'a lavé il paroît blancheâtre en dehors & un peu raboteux. Quand on l'a coupé en travers on voit un cercle formé par la premiere écorce qui est assez épaisse, & un corps ligneux


Aureliana Canadensis, Sinensibus Gin-seng, Iroquæis Garent-oguen.
L'Aureliane de Canada , en Chinois Gin-seng , en Iroquois Garent-oguen.
L. Boudan del. et Sculp.
1
5 cm

fort blanc qui repreſente un ſoleil par pluſieurs lignes droites tirées du centre au parenchyme, lequel en fait la circonference. La racine en ſéchant jaunit un peu, mais le dedans de la racine coupée en long ou en travers conſerve toujours parfaitement ſa blancheur.

Ces navets ſont differens les uns des autres. Il y en a qui ont beaucoup de fibres & d'autres qui n'en ont point ou preſque point. Quelques uns ſont ſimples, longs & unis ſans ſe diviſer : d'autres au contraire ſe diſtribuent en deux ou trois branches. Alors ils ne repreſentent pas mal le corps d'un homme depuis la ceinture en bas, ce qui luy a fait donner le nom de *Gin-ſeng* ou de *Garent-oguen.*

Le colet de la racine eſt un tiſſu tortueux de nœuds où ſont imprimez obliquement & alternativement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre les veſtiges des differentes

tiges qu'elle a euës, & qui marquent ainſi l'âge de cette plante, qui ne produit qu'une tige par an. J'ai trouvé dans pluſieurs le reſte des tiges des deux ou trois années precedentes au deſſous de celles de l'année qui court, & au deſſus de celle-ci on voit en Automne ſe former celle qui doit pouſſer le Printemps d'aprés. En comptant les nœuds j'ai vû des racines qui marquoient prés de cent ans.

On voit ſouvent ſortir du colet, d'eſpace en eſpace deux ou trois de ces navets ſimples, auſſi-bien que quelques fibres, ce qui peut être l'effet d'une trop grande abondance de ſéve, qui trouvant une iſſuë par le colet forme une nouvelle racine, ne pouvant ſe répandre & circuler toute entiere dans la tige. On voit quelquefois ſortir un nouveau colet à côté du premier, qui devient alors ſterile, cette plante n'ayant jamais qu'une ſeule tige.

La tige ſort du colet environ deux ou trois poulces avant dans la terre. La difficulté qu'elle trouve à la percer & à ſe faire jour la gauchit un peu ; mais dés qu'elle en eſt ſortie, elle s'éleve à la hauteur d'un pied ou même de plus d'un pied. Elle eſt ordinairement fort droite & aſſez unie.

Tandis qu'elle eſt dans la terre, la terre la blanchit ; mais dés qu'elle arrive au grand air, elle ſe colore d'un beau verd glacé d'un rouge amarante qui ſe confond & ſe perd auſſi-bien que ce verd foncé à meſure qu'elle approche du nœud.

Ce nœud ſe forme au ſommet de la tige, & il eſt le centre de trois ou quatre branches, que je nomme ainſi pour me conformer à la maniere de parler du Pere Jartoux, qui appelle branches ce qui n'eſt proprement que les queuës des feuïlles. Ces branches s'étendant horizontalement, & s'écartant é-

galement les unes des autres, forment avec leurs feüilles une espece de parasol renversé & assez arrondi. La couleur d'amarante & de verd se renouvelle au nœud, & se dégrade insensiblement en approchant des feüilles.

Quelques unes de ces tiges n'ont que deux branches. Il s'en trouve, au rapport du Pere Jartoux, qui en ont cinq ou même sept. Je n'en ai point vû de si touffuës au Canada. Les plus communes sont de trois ou quatre branches. Celles qui en portent quatre sont les plus belles & les plus agreables à l'œil.

Chaque branche contient cinq feüilles inégales, & qui partent toutes d'un même centre, elles s'étendent en forme d'une main ouverte. La feüille du milieu est plus grande que ses deux voisines, & celles-ci sont plus grandes que les deux plus basses. Le P. Jartoux dit qu'on ne voit jamais moins de cinq

feüilles à chaque branche, j'en ai vû qui n'en avoient que quatre ou même que trois. Il eſt cependant facile de voir que c'eſt alors un dérangement produit par une cauſe étrangere ou par la foibleſſe de la plante, qui n'a pas eu aſſez de ſuc pour ſe développer toute entiere, & qui eſt devenue monſtrueuſe faute d'aliment.

Les feüilles de la nouvelle plante ſont oblongues, dentelées, & d'une fineſſe extrême; elles ſe rétreciſſent & s'allongent vers la pointe. Le deſſus de la feüille eſt d'un verd foncé, le revers en eſt plus blanchâtre, plus uni & fort tranſparent. Les fibres qui ſe repandent ſur toute ſa ſuperficie ſont plus ſaillantes ſur ce revers, & on y diſtingue de petits poils blancs & droits qui s'élevent de diſtance en diſtance. Il faut cependant beaucoup d'attention pour les obſerver, & on ne les apperçoit bien qu'en les plaçant ho-

rizontalement entre l'œil & la lumiere.

Les couleurs de la tige & des branches s'éclairciſſent à meſure que la plante approche de ſa maturité, le verd ſe change en un blanc terne, le rouge n'eſt plus ſi foncé, & dans l'automne les feüilles en ſéchant prennent ou la couleur ordinaire de feüille morte, ou une couleur vineuſe pareille à celle des feüilles de la vigne rampante.

Au centre du nœud où ſe forment les branches s'éleve un pédicule d'environ cinq à ſix poulces, qui paroît être la continuation de la premiere tige, & qui ſoutient un bouquet de petites fleurs. En ſon temps de trés-beaux fruits leur ſuccedent. Ils ſont entez par leur baſe ſur autant de petits filets ou pedicules particuliers de la longueur d'un poulce, & déliez à proportion, écartez à égale diſtance les uns des autres en forme ſpherique. Ils compoſent

posent une ombelle à peu prés semblable par sa figure à celle du lierre, mais bien differente par la beauté de son fruit. Ces pédicules sont d'une couleur plus vineuse que le reste.

Je ne pus examiner la fleur de Garent-oguen en 1716. que je la découvris, le fruit étoit alors dans sa maturité. Ainsi quand je l'envoyai en France je n'en pus pas bien rendre raison. Je me trompai même en prenant pour la fleur de petits fruits avortez; mais l'ayant examinée au printemps passé, voici ce que je crois y avoir observé. Quand le bouquet commence à s'épanoüir on voit se développer une fleur fort petite, mais bien ouverte & bien distincte. Elle a cinq feüilles blancheâtres en forme d'étoile, comme le font communément les fleurs des plantes en parasol ou en ombelle. Elles sont soutenues par un calice, au centre duquel on voit

un piſtile recourbé en deux petits filaments, & environné de cinq étamines couvertes d'une farine grumeleuſe extrêmement blanche. Je ne puis rien dire de l'odeur, ayant oublié d'y faire attention; du moins elle n'avoit pas d'odeur forte, puiſque je ne m'en ſuis pas apperçu. Ces étamines ſont bientôt deſſechées, & cette pouſſiere farineuſe s'évapore en peu de temps.

Le piſtile de la fleur en s'uniſſant au calice devient un fruit, prend la figure d'un rein: Il ſe voûte par ſon ſommet, où le calice de la fleur luy fait une couronne à cinq rayons, au centre de laquelle paroiſt la pointe du piſtile; à ſes extrêmitez il s'arrondit en orillon, & s'applatir par ſes côtez, où il ſe diſtingue par des lignes épaiſſes de bas en haut, en maniere de côtes de melon, mais à meſure que ce fruit ſe remplit ces lignes s'effacent & pa-

roiſſent peu ſenſibles; la peau ſe rafine, devient plus mince, plus délicate, & couvre une pulpe ou chair ſpongieuſe un peu jaunâtre, d'où ſort un ſuc vineux, & qui eſt à peu prés du goût de la racine & des feüilles. Ce fruit eſt d'abord d'une couleur verd foncé, il blanchit en approchant de ſa maturité, quand il eſt meur il eſt d'un beau rouge de carmin, & il noircit en ſechant à meſure que la peau ſe colle ſur les noyaux.

Quand le fruit eſt parfait il renferme deux de ces noyaux ſeparez en deux cellules, & poſez ſur le même plan. Il y a de ces fruits qui n'en ont qu'un, & ſemblent un rein coupé par le milieu. J'en ai trouvé un diſpoſé en forme triangulaire, & qui avoit trois noyaux. Ces noyaux ont auſſi la figure d'un rein, ils ſont durs, diſtinguez en côtes de melon comme le fruit, l'amande en eſt blanche, & d'un

goût un peu amer, ainſi que le reſte de la plante.

Outre ce bouquet on remarque ſouvent un ou deux de ces fruits portez ſur des pedicules ſeparez & attachez au pédicule commun à deux poulces au deſſous de l'ombelle. Quelquefois il en naît pluſieurs qui partent du nœud d'où ſortent les branches. J'ai vû une de ces plantes qui me parut plus extraordinaire, elle avoit un ſecond bouquet bien formé qu'elle portoit ſur un ſecond pedicule commun, qui s'élevoit à côté du premier.

Le Pere Jartoux dit que c'eſt alors un ſigne qu'on en doit trouver d'autres en ſuivant le rumb de vent que ces fruits indiquent. Je n'ai point remarqué au pays où j'étois que cette obſervation fut juſte. Je crois qu'on n'en peut rien conclure ſi ce n'eſt que ces plantes ont plus de force, qu'elles ſont mieux nourries, & que peut-être elles ſont dans un

terrain ou dans une ſituation plus avantageuſe à leur accroiſſement.

On devroit ce ſemble porter le même jugement des tiges qui ont plus ou moins de branches. Il ſeroit naturel de croire qu'elles les produiſent ou plus hautes ou en plus grand nombre, à proportion de leur force, & d'ailleurs que leurs racines devroient être plus groſſes & mieux nourries, à meſure qu'elles vieilliſſent. Aprés tout, ce ne ſont point là des regles ſur quoi l'on doive compter. On voit des tiges trés-hautes qui n'ont que deux branches, & d'autres qui en ont quatre qui ſont fort baſſes & fort petites. Il ſe trouve des racines fort vieilles qui ſont trés-maigres, d'autres au contraire qui n'ont que ſept ou huit ans, & qui ſont ſingulieres par leur groſſeur. La même racine eſt peut-être plus charnue une année, & plus maigre l'année d'enſuite, du moins eſt-il certain qu'elles ſouf-

ſrent diverſes alterations ſelon les ſaiſons. Au printemps elles ſont trés-ſpongieuſes & leur ſuc n'a point de conſiſtence. J'en ai vû l'experience dans celles qui ont été cueillies en ce temps-là. Elles ont diminué conſiderablement, au lieu que celles qu'on cueille en automne ſont plus fermes, plus ſolides, & ne déperiſſent pas, comme ayant atteint le point de leur maturité.

Il y a des tiges particulieres qui ne portent jamais de bouquet. Alors ce Gin-ſeng ne reſſemble pas mal de loin à la ſalſeparelle, qu'on appelle en Canada par corruption chaſſepareille. Ce n'eſt point la çarça parilla des Eſpagnols, qui eſt une eſpece de ſmilax; mais une autre plante qui jette une tige d'un pied ou d'un pied & demi de haut, terminée par trois ou quatre branches, qui d'ordinaire produiſent chacune cinq feüilles, c'eſt là ce qui de loin la fait reſſembler au

Gin-ſeng. Je dis de loin, car à l'examiner de prés on y trouvera une difference eſſentielle & preſque totale. Celle-ci jette une racine grêle, également unie, fibrée de diſtance en diſtance & trés-longue, ce qui luy a fait donner le nom de *Tſioterefe* ou de *longue Racine*. Elle marque ſon âge par des anneaux entaſſez les uns ſur les autres, & les tiges qui ſe renouvellent toutes les années, ſortent du centre de ces anneaux à fleur de terre, où elles commencent par un gros bouton. Une ſeule racine de cette plante produit juſqu'à trois collets, d'où s'élevent autant de tiges. Le fruit ne ſort point de la tige qui porte les branches & les feüilles; mais il s'éleve de la racine même ſur un pédicule d'environ cinq ou ſix poulces, d'où naiſſent une, deux, ou même trois ombelles ou bouquets ſemblables à ceux du lierre. Son fruit eſt petit, noir, pentago-

me couronné, & renferme de petites semences. Les feüilles s'étendent comme celles du Gin-seng, elles ne naissent point du même point central, mais d'espace en espace, le long des branches qui n'en ont quelquefois que trois, assez souvent sept, mais plus ordinairement cinq. Les François en font une grande estime, & les Sauvages la mettent au rang de leurs vulneraires, mais elle n'est que de la troisiéme espece. Quand j'envoyai le Gin seng en France dans l'esprit de vin, une personne qui avoit eu ordre de le chercher, y apporta cette salseparelle; elle ne s'y seroit pas méprise si elle avoit fait toutes ces observations. Il est d'autant plus surprenant qu'elle ne les ait pas faites qu'elle avoit le livre en main.

Etant en Canada je n'avois garde de m'imaginer qu'en France on put revoquer en doute si la plante que j'avois découverte étoit le veritable

Gin-ſeng. Je ne le connoiſſois que par la Lettre du Pere Jartoux, je n'en avois jugé que par la conformité que je trouvois entre cette plante, & la planche qui eſt gravée dans la Lettre du Pere Jartoux, & par l'exacte deſcription qu'il en fait. Je me perſuadois que la comparaiſon qu'on feroit de cette planche & de cette Lettre avec la plante entiere que j'envoyois dans l'eſprit de vin ſuffiroit pour en convaincre d'un ſeul coup d'œil. Cette plante ſe conſerve encore dans le cabinet de Monſieur de Juſſieu Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui remplit aujourd'hui avec beaucoup d'éclat & de reputation le poſte de Profeſſeur Royal des Plantes au Jardin du Roy, dans lequel il a ſuccedé à Monſieur Fagon & à Monſieur de Tournefort deux des plus habiles hommes que la France ait eu dans la Medecine & dans la Botanique.

Il me ſemble même qu'on devroit en être convaincu par la comparaiſon ſeule qu'on feroit des racines venues de Canada avec celles qu'on apporte de la Chine. Je les ai en effet examinées & confrontées depuis que je ſuis à Paris. Il faut convenir que pluſieurs ſont ſi reſſemblantes, qu'on ne pourroit les diſcerner ſi elles étoient confonduës. Cependant celles de la Chine à parler en general ſe diſtinguent par une couleur un peu plus jaune que les Chinois aiment, & qu'ils luy donnent par artifice de la maniere dont je le dirai ci-aprés. Elles ont de plus une certaine tranſparence, qu'elles acquierent en vieilliſſant, les pores de la racine étant alors plus droits, & les fibres plus preſſées & plus unies; l'eau boüillante dans laquelle on les fait macerer peut encore y contribuer.

Cependant j'ai appris que Monſieur Danti d'Iſnard Docteur en

Medecine, ancien Professeur Royal des Plantes au Jardin du Roy, avoit fait naître des doutes à l'Académie Royale des Sciences, & qu'ils avoient paru trés-bien fondez à quelques personnes de cet illustre Corps.

Toute la difficulté rouloit sur l'autorité qu'on devoit donner au Pere Jartoux. On luy opposoit celle de M. Kæmpfer Auteur Allemand, qui a imprimé en 1712. un Livre intitulé *Amœnitatum Exoticarum Politico-Phisico-Medicarum . . . Fasciculi V. &c.* En parlant du Gin-seng il nous donne une figure de cette plante entierement differente de celle du Pere Jartoux. Ainsi autorité pour autorité il paroissoit qu'il y avoit raisonnablement lieu de douter. Le merite de celui qui proposoit le doute en pouvoit fonder un plus que suffisant.

Monsieur Kæmpfer n'est pas le seul qu'on puisse opposer au Pere Jartoux. Monsieur Jean-Philippe

Breynius a fait imprimer à Leyde en 1700. une Dissertation sur cette racine, & a fait graver une figure de la même plante qui n'a nul rapport avec celle de Monsieur Kæmpfer, & à celle du Pere Jartoux. Il est vrai qu'il ne fait, ce semble, que la hazarder, ne sçachant quel parti prendre, tant les Auteurs varient sur ce point. Il en cite plusieurs, & sur-tout Mentzelius, qui en donne sept ou huit figures d'un genre tout different. Il rapporte ensuite la raison de cette varieté, qu'il attribue aux divers noms qu'on luy donne. Il est probable que ces differens noms sont les noms de diverses plantes qu'on aura mal à propos confondues avec une seule.

Il est facile à des gens qui se trouvent dans un pays étranger de tomber dans cette sorte d'erreur par rapport à plusieurs choses, mais sur-tout par rapport à une plante qui est étrangere elle-même au pays

où ils se trouvent. On raisonne avec des peuples dont on n'entend point la langue, & dont on n'est point entendu. On comprend une partie des choses qui se disent par gestes & par signes, on croit comprendre le reste, & de là naît ordinairement une confusion qui divertit ceux qui sont au fait. J'ai souvent eu ce plaisir en voyant les François jargoner avec nos Sauvages, & je suis tombé souvent moi-même dans le cas avant que je sçusse leur langue.

Il paroist donc vrai-semblable que tous les Auteurs qui nous ont donné des figures differentes de cette plante, ne nous les ont données que sur des memoires infideles, trompez eux-mêmes par d'autres qui l'avoient été avant eux. Il paroist naturel au contraire de croire que le P. Jartoux qui a vû la plante en Tartarie, endroit où tout le monde convient qu'on la recueille, & qui s'y est trouvé avec cette ar-

mée de Tartares que l'Empereur de la Chine employoit à la ramasser, nous en a donné une figure & une idée plus juste que M. Kæmpfer & les autres Auteurs qui n'y ont jamais été.

La figure que le Pere Jartoux a dessinée luy-même doit paroistre d'autant moins suspecte, qu'elle se trouve trés-parfaitement conforme à la plante découverte en Canada. On peut dire même que celle-ci ne l'a été qu'à la faveur de cette figure & sur les conjectures de ce Pere. Il a raisonné juste en jugeant sur l'idée qu'on luy avoit donnée du Canada, que cette plante y devoit croître plutôt qu'ailleurs, à cause de la ressemblance de climat & de terroir qu'a cette partie de l'Amerique Septentrionale avec les forêts de la grande Tartarie.

C'est sur ces raisons que M. de Jussieu & M. Vaillant m'ont fait l'honneur de me dire qu'ils ne dou-

toient point que la plante du Pere Jartoux & celle qui vient de Canada ne fussent le veritable Gin-seng. L'un des deux m'a ajouté qu'il ne croyoit pas que desormais on en put douter.

Ce qu'on pourroit dire pour justifier M. Kæmpfer qu'on ne croit pas avoir voulu imposer au public de gayeté de cœur, c'est qu'il se peut faire qu'il croisse au Japon une plante dont la racine a quelque rapport au Gin-seng, mais dont la tige & les proprietez sont bien differentes. Il semble l'avoir voulu insinuer lorsqu'il dit qu'il est défendu au Japon par une loi expresse de la vendre pour de veritable Gin-seng ou Nisi. Cet Auteur s'est trompé en croyant que c'est le vrai Gin-seng transplanté au Japon, où il a, dit-il, dégeneré de sa vertu. Les Japonois n'ont du veritable Gin-seng que les racines qu'ils achetent des Chinois avec qui ils font commerce.

Ma conjecture sur cela est fondée sur celle de M. Breynius. Cet Auteur ayant observé une difference assez considerable entre les racines venuës de la Chine & d'autres qui avoient été envoyées du Japon, établit deux especes de Gin-seng ou de Nisi. Il appelle l'un Nisi de Coree ou de la Chine, & l'autre Nisi du Japon : il prononce ensuite sur celui du Japon en ces termes. Je soupçonne que la plante de la racine Nisi qui croist au Japon est de tout un autre genre que celui de la Chine, quoi que je ne puisse dire quel il est. Cet Auteur ajoute que celui du Japon a bien moins de vertu que celui qui vient de la Chine.

Ce qui aura encore pû contribuer à l'erreur de M. Kæmpfer & de quelques autres Auteurs, c'est qu'on donne probablement au Japon le nom de Nisi à des plantes de different genre, mais dont les racines ont quelque rapport avec la signification

fication du mot. Je suppose ici que le mot Nisi qui est le nom Japonois a la même signification que les mots Gin-seng & Garent-oguen, qui veulent dire la ressemblance de l'homme.

Monsieur Kæmpfer dit luy-même qu'on donne dans le Japon le même nom de Nindsin aux panais des jardins & aux panais sauvages, comme on le donne à la plante qu'il croit être le vrai Gin-seng transplanté au Japon.

Guillaume Pison dit la même chose, c'est peut-être pour cela qu'il donne sur la foi d'autrui une figure du Gin-seng qui approche de celle des panais. Mais il dit en même temps qu'aucun des Hollandois n'a vû la plante, qui ne se trouve que dans le Katay & dans la Peninsule de Coree, dans la profondeur des terres, & à plus de deux cens lieuës de la mer.

Un Auteur de bonne foy pourroit

tomber dans le même inconvenient en Canada par rapport à cette plante-là même, si quelqu'un qui ne connut pas le Gin-seng alloit le demander à un Iroquois sous le nom de Garent-oguen que nos Sauvages luy donnent, on pourroit lui presenter une autre plante qui a le même nom de Garent-oguen, & dont la racine ressemble encore plus parfaitement au corps de l'homme. J'y ai distingué communément les bras & les cuisses, ce qui n'est pas si ordinaire aux racines du Gin-seng. Cet homme, dis-je, ainsi trompé, se croiroit bien autorisé à nous donner cette plante pour le vrai Gin-seng, cependant il y a une difference entiere. Celle-là n'a qu'une seule feüille dentelée, épaisse, longue d'environ sept ou huit poulces, large par sa base à proportion, & terminée en pointe; elle n'a point de tige. Les Sauvages disent qu'elle ne pousse ni fleur ni fruit;

& c'est peut-être la raison pourquoi ils ajoutent au nom de Garent-oguen celui de Tsiohontati, qui signifie qui n'a qu'une feüille. Les Sauvages mangent la racine de cette plante au printemps, aussi-bien que d'autres racines & des pommes de terre, ils s'en servent aussi comme d'un remede topique pour les genoux & les autres parties du corps lorsqu'elles sont enflées.

J'ai appris à Paris que Monsieur de Sarrazin Conseiller au Conseil Superieur de Quebec, Medecin & Botaniste du Roy, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, qui certainement est trés-habile dans son art, dont il parle avec beaucoup de grace, & qui l'exerce avec beaucoup de capacité & de succés, avoit autrefois envoyé de Canada entre plusieurs plantes de ce pays-là celle que j'ai découvert pour être le vrai Gin-seng, & qu'il

l'avoit envoyée ſous le nom d'Aralia. Il ne pouvoit pas alors la connoître pour ce qu'elle eſt, la Lettre du Pere Jartoux n'ayant pas encore paru dans ce temps-là. Il en avoit auſſi envoyé une autre eſpece beaucoup plus petite ſous le même nom d'Aralia, je l'ai vuë dans l'Herbier du celebre M. Vaillant.

Tous les Auteurs qui parlent du Gin-ſeng, s'accordent à luy donner de trés-grandes vertus.

Les Chinois & les Japonois, dit M. Kæmpfer, rapportent diverſes proprietez de ces racines. Les principales ſont, qu'elles fortifient, qu'elles engraiſſent, qu'elles ſont utiles pour les maux des reins. Il n'eſt preſque point de medecines & il n'eſt point de cordiaux où ils ne les faſſent entrer aprés les avoir réduites en poudre.

Elle augmente les eſprits vitaux, dit le Pere Martini, quoi qu'on n'en prenne que la douziéme partie d'u-

ne once. Quand on augmente sa dose elle sert à rétablir les forces perdues, & à fortifier les foibles & les debiles. Elle échauffe agreablement & doucement le corps lors qu'on la fait bouillir au bain-marie. Quand elle est cuite elle exhale une odeur aromatique ; ceux qui sont d'un temperament fort & robuste, & qui ont une grande chaleur naturelle, courent risque de perdre la vie s'ils en mangent, parce qu'elle augmente trop leurs esprits & leur chaleur. Il n'en est pas ainsi des malades ou des personnes affoiblies par une longue maladie, elle fait sur eux des especes de miracles. Les mourans même trouvent quelquefois du soulagement à en user, par là leurs forces s'augmentent, & ils se trouvent en état de prendre les remedes qui leur sont necessaires pour le recouvrement de leur santé. Les Chinois racontent mille autres merveilles de cette

racine, auſſi la vend-on trés-cher, & l'on en donne trois fois autant d'argent qu'elle peſe.

Nous pouvons dire avec aſſurance, ajoute le Pere Kirker, que cette herbe eſt merveilleuſe, qu'elle a le pouvoir de rétablir la chaleur naturelle, & les forces perdues, c'eſt ce que l'experience nous en a appris.

Les plus habiles Medecins de la Chine, écrit le Pere Jartoux, ont fait des volumes entiers ſur les proprietez du Gin-ſeng. Ils le font entrer dans preſque tous les remedes qu'ils vendent aux grands Seigneurs, car il eſt d'un trop grand prix pour le peuple. Ils prétendent que c'eſt un remede ſouverain pour les épuiſemens cauſez par des travaux exceſſifs du corps ou de l'eſprit, qu'il diſſout les phlegmes, qu'il guérit la foibleſſe du poumon & la pleureſie, qu'il arrête les vomiſſemens, qu'il fortifie l'eſtomach & ouvre

l'appétit, qu'il dissipe les vapeurs, qu'il remedie à la respiration foible & precipitée en fortifiant la poitrine, qu'il augmente les esprits vitaux & produit de la lymphe dans le sang; enfin qu'il est bon pour les vertiges & les éblouïssemens, & qu'il prolonge la vie aux vieillards.

En lisant dans la Lettre du Pere Jartoux tous ces admirables effets, je doutois presque si ce n'étoit point là un de ces panacées universels, & de ces remedes à tous maux, que l'on vante au delà de leur merite. Quoi qu'il assure en avoir fait l'experience dans une occasion où il étoit si fatigué & si épuisé, qu'il ne pouvoit se tenir à cheval, je n'étois pas tout à fait bien convaincu.

J'ai trouvé cependant le Pere Jartoux bien moderé, quand j'ai lû dans Monsieur Breynius le détail des proprietez du Gin-seng tel qu'il avoit été envoyé du Japon. Ce détail est magnifique. Il paroist outré à la

verité, & M. Breynius en convient; mais il en rapporte luy-même de belles experiences, qui ont rapport à presque toutes les maladies dont il est fait mention dans les relations du Japon. Il assure que ces épreuves ont été faites à Leyde, & qu'elles ont été recueillies par M. Frederic Dekkers Recteur & Professeur du College de Medecine de cette ville. Sur ces experiences on peut juger qu'on ne sçauroit trop vanter une racine aussi précieuse & aussi souveraine que l'est celle-ci.

Ce qu'on pourroit peut-être objecter de plus plausible en avouant que la plante de Canada est la même que celle de Tartarie, c'est qu'il se pourroit faire qu'elles n'eussent pas les mêmes proprietez; mais si cette difficulté avoit lieu, ce seroit infirmer la vertu de toutes les plantes: aussi voyons-nous que les Medecins n'y ont pas beaucoup d'égard, puisqu'ils employent commu-

nément

nément les herbes qui se cueillent dans le pays où ils se trouvent, quelque autre part du monde qu'on ait reconnu en premier lieu leur efficace. Les plantes sont à peu prés par tout les mêmes. Celle-ci vient naturellement en Canada comme en Tartarie : c'est à peu prés le même terroir & le même climat dans l'un & dans l'autre pays, il est donc naturel de conclure que le Gin-seng qui croist en Canada est aussi semblable par sa vertu à celui qui croist en Tartarie, qu'il luy est semblable par sa figure ; mais les experiences qu'on en a faites, & celles qu'on en fera dans la suite, decideront plus efficacement cette difficulté.

Je demandai d'abord à nos Sauvages quel usage ils en faisoient. On en use, me répondirent ils, pour purger les enfans au berceau. Ils disent qu'elle n'est pas assez forte pour purger des personnes plus âgées : c'est là sans doute ce qui la

fait appeller par quelques uns la medecine des enfans. Les Sauvages s'en servent aussi pour réveiller l'appétit, quoique le dégoût soit une maladie peu ordinaire parmi eux. Un Huron & un Abenaqui, tous deux habiles à leur maniere, me dirent qu'ils l'employoient pour la dyssenterie, mais qu'ils le mêloient avec d'autres plantes. Ces réponses & l'experience de la Sauvagesse dont j'ai déja parlé, qui s'étoit guérie trois fois de la fiévre, étoit tout ce que j'en sçavois quand j'envoyai le Gin-seng de Canada à Paris, & que le Pere le Blanc eut l'honneur de le presenter, Monseigneur, à V. A. R. J'en avois fait l'épreuve sur moi-même, & je m'étois persuadé que par son usage je m'étois guéri d'un reste de rhumatisme dont j'étois trés-fatigué, & dont je n'ai plus rien ressenti. Je m'en suis servi depuis pour un flux de sang commencé que j'emportai d'une seule prise.

Je n'envoyai que peu de Gin-ſeng à Paris, & je n'en envoyai que pour le faire voir. Je ne laiſſai pas d'en adreſſer une petite boëte en province à une perſonne incommodée pour laquelle je m'intereſſois, elle étoit malade depuis dix-neuf mois. Le principe de ſon mal étoit un dérangement d'eſtomach qui avoit ſi fort empiré qu'il s'y étoit joint une fiévre intermittente avec une inſomnie perpetuelle & un trés-grand dégoût. Le Quinquina dont elle uſoit ne luy ôtoit la fiévre que pour peu de jours, il luy cauſoit même une grande ardeur dans le goſier, & l'échaufoit conſiderablement. Ceux qui m'écrivoient à ſon ſujet m'en parloient comme d'une perſonne de qui il n'y avoit plus rien à eſperer.

Dés qu'elle eut reçu ces racines elle en uſa durant ſept jours de ſuite. Dés les premiers jours elle recouvra l'appétit & le ſommeil : mais la

fiévre luy augmenta si considerablement sur la fin, qu'elle en seroit morte, dit-elle, si elle eut eu un troisiéme accés semblable aux deux premiers qu'elle avoit eus. Elle crut devoir interrompre l'usage du Ginseng. Son Medecin luy fit entendre que cette augmentation de fiévre pouvoit venir plutôt de ce qu'elle avoit usé de quelques unes de ces racines moisies, que de la nature même du remede. Elle en reprit & guérit. Il y a un mois, écrit-elle, que je n'ai plus de fiévre, & de tout mon mal il ne me reste plus que de la maigreur.

Je n'ai point fait mystere en Canada de ma découverte. A present tout le monde y connoît le Ginseng, sur-tout à Montreal, où tout cet été les Sauvages le sont venu vendre au marché, & l'ont même vendu assez cherement. L'abondance qu'on en a euë a donné lieu à plusieurs expériences.

Monsieur de Louvigni Lieutenant de Roy de Quebec, & l'un des plus sages & des plus braves Officiers qu'ait Sa Majesté, en connoît l'usage & la bonté. Aprés avoir terminé heureusement & glorieusement en 1716. la guerre que nous avions contre une Nation de Sauvages qu'on nomme les Outagamis ou les Renards, il est remonté à Missilimakinax en 1717 pour les obliger à tenir les conditions qu'il les avoit forcé d'accepter en leur donnant la paix. Il m'a fait l'honneur de m'écrire de ce pays-là qu'il y avoit trouvé le Gin-seng, qu'il l'avoit conseillé aux Sauvages, chez qui la petite verole couroit pour lors, & que ces Sauvages s'en sont servis avec succés. C'est en effet un excellent cordial.

Une personne de caractere & de distinction; mais réduite presque toutes les années à l'extrêmité par un asthme, resolut de s'en servir.

Dés les premieres prises elle y reconnut un effet si prompt, qu'elle avouoit qu'on luy ôtoit, ce semblé, le mal comme avec la main.

Des personnes âgées en ayant fait usage pour des fluxions & des rhumatismes qui les rendoient comme impotentes depuis quelques années, en ont été délivrées par une espece de prodige.

Cette racine est veritablement amie de l'estomach, en remet les levains, dissipe les humeurs froides pituiteuses & scrophuleuses, subtilise le sang, luy ôte sa grossiereté, & est un specifique pour y rendre fluide la lymphe. Elle ouvre les conduits des reins, & pousse au dehors les sables & les matieres glaireuses. Elle excite sensiblement l'appétit, & fortifie veritablement. La chaleur qu'elle excite est douce, proportionnée à la chaleur naturelle, & propre à faire une bonne coction, & par là à remedier à pres-

que tous les maux qui ſont produits par les défauts de digeſtion.

C'eſt en particulier un excellent fébrifuge : Je connois du moins trois ou quatre perſonnes qui ont été guéries de fiévres lentes de deux ans, en trés-peu de jours. Monſieur Breynius dit que quand on en a pris la fiévre diminuë de moment en moment. La Sauvageſſe dont j'ai déja parlé, m'aſſura qu'elle avoit experimenté la même choſe. Cependant quelques perſonnes en Canada ont éprouvé un effet contraire, & fait les mêmes plaintes que celle à qui je l'avois envoyé en France. Peut-être que ces differences viennent de la varieté des temperamens, de la diſpoſition où l'on ſe trouve, ou de la maniere de le prendre. Sur quoi les épreuves qu'on en fera dans la ſuite acheveront de nous inſtruire. Pour moy j'ai de la peine à croire que ſon uſage puiſſe être nuiſible, tant ſa chaleur me

paroist douce. Il me semble pourtant qu'il est meilleur pour les fiévres chroniques & lentes que pour les fiévres aiguës. Je ne voudrois pas non plus le donner dans l'accés de la fiévre. Les personnes même d'un temperament trop vif doivent en user avec précaution ; mais on le conseille aux personnes âgées & languissantes.

La maniere de prendre le Ginseng, selon M. Kæmpfer, est de le reduire en poudre. La dose est d'une dragme & demie, infusée apparemment dans quelque liqueur.

On peut s'en servir de cette maniere, selon le Pere Jartoux. On coupe la racine par tranches. Il en conseille aux personnes malades la cinquiéme partie d'une once, & la dixiéme partie à ceux qui n'en prennent que pour se conserver dans leur embonpoint, encore ne croit-il pas qu'on doive en faire un usage journalier. On met cette dose dans

un vaisseau de terre bien bouché, sur un demi-septier d'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit à une bonne tasse. On le prend aussi chaud qu'on peut, & on le mêle avec un peu de sucre pour en corriger le goût, qui paroist d'abord un peu désagreable. Ce goût consiste dans un sentiment de jus de reglisse, mais qui a un peu plus d'amertume. Quand on y est accoutumé il fait plaisir, & on sent en même temps une chaleur douce dans la bouche & dans l'estomach qui declare sa force & sa vertu. On peut remettre pareille quantité d'eau sur la même dose, & il est bon même la seconde fois. C'est ainsi qu'on en use pour le thé. Je croirois qu'il seroit meilleur infusé dans le vin blanc. On en pourroit faire même une eau comme l'eau de geniévre, qui auroit pour le moins autant d'efficace, & qui auroit les mêmes usages.

On peut le prendre à jeun, ou mieux encore aprés avoir mangé, car il aide la digeſtion, & guérit même l'indigeſtion. Une perſonne digne de foy m'a aſſuré en avoir été guerie ſubitement.

Les Chinois ne ſe ſervent que de la racine du Gin-ſeng. Le fruit n'eſt bon à rien. Le Pere Jartoux aſſure que les feuilles priſes en guiſe de de thé, ſont auſſi bonnes ou meilleures que le thé même. Quelques perſonnes ont fumé de ces feuilles en Canada. Le goût & l'odeur ſelon leur rapport en ſont agréables, & leur fumée abbat les vapeurs.

Perſonne que je ſçache n'a encore fait l'analyſe du Gin-ſeng. Le Frere Apotiquaire des Jeſuites de Quebec, trés-bon Pharmacien, ſe propoſe de travailler l'an prochain à découvrir l'uſage qu'on en peut faire par la Chymie. J'en ai mis au feu, il n'y brûle point, ce qui me fait juger qu'il a peu de reſine; il

ne petille point auſſi, ce qui marque qu'il a peu de ſels fixes. On peut préſumer que ſa vertu conſiſte dans un alkali mêlé de quelques ſels volatiles. M. Breynius rapporte dans ſa Diſſertation les experiences qu'on en a fait & qui ont reüſſi. Il rapporte auſſi les diverſes manieres dont il a été doſé & mêlé avec d'autres remedes proportionnez aux maladies pour leſquelles on le donnoit. Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, par les experiences qu'ils feront en état de faire quand ils auront une ſuffiſante quantité de ces racines mieux conditionnées que celles qui viennent de la Chine, pouſſant plus loin leurs connoiſſances, nous mettront en état de profiter encore mieux des vertus de cette plante. Il faut avouer que nous ne la connoiſſons pas encore aſſez bien, puiſque nous ne la connoiſſons que par des Sauvages, des Chinois & des Japonois, qui

dans le fonds sont de mauvais Medecins, peu instruits des principes de l'Anatomie & des regles de l'Art. Cependant il faut avouer aussi qu'elle ne seroit pas si constamment & si universellement estimée à la Chine & au Japon, si elle n'avoit en soi de grandes proprietez.

Mais quoi que des peuples qui composent des Royaumes trés-vastes, éprouvent tous les jours de bons effets de cette racine, il se pourra bien faire que lorsqu'on la voudra mettre en usage en France, differentes personnes s'y opposeront comme on a fait autrefois au sujet du tartre émetique & du Quinquina. C'est assez le sort des bons remedes, mais dés qu'ils sont tels ils s'accreditent bientôt par eux-mêmes, & prennent le dessus malgré la prévention.

Pour moi qui ne suis pas Medecin, & qui ne me pique pas d'écrire comme un Docteur en Medecine,

je ne me suis attaché qu'à rapporter ce que j'ai appris de mes Sauvages, à transcrire ce que m'en ont dit les personnes à qui j'ai communiqué cette racine pour en faire usage contre leurs infirmitez. C'est le zele pour le bien public qui a engagé le Pere Jartoux à nous donner la connoissance de cette plante, & c'est à lui en effet qu'on en a la premiere obligation. Le même zele m'a engagé de la chercher en Canada sur la conjecture du Pere Jartoux. Il a été le principal motif qui m'a obligé de rendre un fidele compte aux Sçavans, aux Medecins, & au Peuple, de tout ce qui regardoit la découverte de cette plante, & les utilitez qu'on en doit esperer. Messieurs les Medecins, ainsi que j'ai déja dit, en tireront des consequences plus justes que je ne pourrois faire, & ils jugeront par le recit que leur feront leurs malades du temps & des précautions qu'il

faudra garder lorſqu'on le voudra employer.

Le Gin-ſeng ne croiſt point à la Chine, mais en Tartarie. On l'y trouve entre les 39 & 47 degrez de latitude Boréale, le 10 & le 20 de longitude, en comptant depuis le méridien de Pekin. Il croît ſur le penchant des montagnes, dans d'épaiſſes forêts, ſur le bord des ravines, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de toutes ſortes d'herbes : mais on ne le trouve point dans les plaines, dans les marécages, ni dans des lieux découverts. Si le feu court dans les forêts, il ne reparoît que trois ans aprés l'incendie, ce qui prouve, dit le Pere Jartoux, qu'il eſt ennemi de la chaleur. Auſſi, ajoute-t'il, il ſe cache du Soleil autant qu'il peut.

Je l'ai fait chercher & je l'ai cherché moi-même en Canada. Il ne s'en trouve point à Quebec, &

moins du côté du nord de la riviere que du côté du ſud. On en trouve davantage en avançant vers le midi, comme à Montreal, aux Outaouacs, & vers le lac Huron. Il en croiſt en grande quantité, dit-on, au païs des cinq Nations Iroquoiſes : Si cela eſt les Flamands de la nouvelle York en feront bien leur profit. Quelques uns qui l'ont vû vendre à Montreal par les Sauvages, en auront ſans doute envoyé dés cette année en Angleterre.

On n'en recuëille pas dans toutes ſortes de bois. Je l'ai cherché inutilement dans les forêts touffues & embaraſſées de broſſailles. Ce n'eſt proprement que dans les bois de haute futaye, où les arbres droits & hauts ſont degagez par le bas & paroiſſent naturellement allignez comme pour le plaiſir de la promenade, qu'on le trouve au milieu d'une varieté admirable d'herbes medicinales qui naiſſent au pied

des arbres, entre les racines & les pierres, d'où il eſt trés-difficile de l'arracher.

Un Sauvage me dit que le Gin-ſeng ne croiſſoit que dans de mauvaiſes terres ; mais il ſe trompe, car quand ces bois francs ſont abbatus on peut dire que ce ſont les meilleures terres du Canada. La terre en eſt noire, le grain un peu ſabloneux, & le bled y vient à plaiſir.

Le Gin-ſeng aime l'ombre, auſſi-bien que les plantes dont ces bois ſont remplis. Quand les terres ſont nouvellement défrichées il y en reparoiſt encore quelques racines qu'on n'avoit pas arrachées en défrichant, mais il ne s'y en reproduit jamais d'autre. Je ne le crois pas pour cela ennemi de la chaleur, car cette racine eſt chaude. D'ailleurs en été il fait une chaleur encore plus forte & plus étouffante dans ces bois qu'en plein air. J'aimerois

merois mieux dire que ces plantes à qui l'ombre est si favorable, étant trop agitées par l'action immediate du Soleil & d'un air trop ouvert, y sont renfermées dans la terre comme dans un sein sterile, tandis que d'autres à qui ce grand air & l'action immediate du Soleil sont plus propices, se développent & croissent à plaisir ; ce qu'elles ne pourroient faire à l'abri des forêts. J'ai vû moi-même cette experience dans le cours d'une année : ayant fait abbatre durant l'hyver un ou deux arpens de bois, le printemps suivant au lieu de ces herbes ameres qui y étoient il n'y vint que du chiendent, du trefle, du curage, & d'autres herbes semblables qui ne croissent qu'en plein champ.

Je doutois, Monseigneur, si ces racines transplantées en France, reüssiroient & conserveroient leur vertu. J'en ai apporté pour qu'on put s'en assurer. Je les ai levées en

mottes, & ſans qu'elles ayent été ſeparées de leur propre terre, & j'ai eu l'honneur de les preſenter à V. A. R. Monſieur de Juſſieu à qui Elle a fait la grace de luy en donner une partie, les à viſitées. Il les a trouvées bien fraîches & en bon état ; il ne doute pas qu'elles ne faſſent merveilles cette année au Jardin Royal, où il les a portées par l'ordre de V. A. R.

Je crains que les graines ne reüſſiſſent pas ſi bien. Comme on a eu beau ſemer la graine, dit le Pere Jartoux, ſans que jamais on l'ait vû pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a donné lieu à la fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un oiſeau la mange dés qu'elle eſt tombée à terre, & que ne pouvant la digerer il la purifie dans ſon eſtomach, & qu'elle pouſſe enſuite où il la laiſſe tomber avec ſa fiente.

Ce qu'il y a de certain c'eſt que cette plante vient avec peine. J'en

ai trouvé qui avoient prés de cent ans. Ces racines produisent une tige qui tombe & se renouvelle toutes les années. Les plus belles tiges portent jusqu'à 34 fruits, dont la plûpart sont doubles, si l'on supputoit tous les germes, suivant les années de la racine, le nombre des nouvelles plantes qui doivent se former à côté, & le nombre des germes & des années de celles-ci, le tout iroit à l'infini. Cependant il ne s'y trouve jamais plus de sept ou huit racines dans les divers cantons où elles naissent les unes auprés des autres, ainsi la plante sera bientôt détruite auprés des habitations Françoises, & il faudra l'aller chercher au loin dans les bois, ce qui la rendra rare & d'un trés-grand prix.

Le temps de la cueillir est celui de sa maturité, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'aux neiges. Ceux qui veulent en faire secher la feuille doivent la prendre

ſur la fin d'Aouſt, avant qu'elle jauniſſe. La racine devient à rien quand on la cueille avant ce tems-là, ainſi que je l'ai déja dit. Quand on l'a arrachée de terre il faut la laver ſoigneuſement, couper la racine par rouelles en long pour qu'elle ſeche plus aiſément. Il vaut mieux la faire ſecher à l'ombre qu'au Soleil & au feu, & la conſerver en lieu ſec.

La racine vaut mieux étant ſeche, que lorſqu'on la tire de la terre, alors elle eſt impregnée d'une humeur qui lui ôte de ſa bonté, & qui s'évapore à meſure qu'elle ſe deſſeche. On y trouve en effet une difference conſiderable au goût, qui eſt bien plus fort quand elle eſt ſeche que quand elle eſt nouvelle. D'ailleurs elle ne fait point vomir étant nouvelle, ainſi que l'écrit M. Breynius ſur le rapport qui luy en a été fait.

Cette plante eſt trés-délicate &

ſe gâte aiſément. Elle moiſit d'abord dans un lieu humide, & les vers s'y mettent quand elle vieillit. Celles qu'on apporte de la Chine en paſſant deux fois la Ligne doivent fermenter conſiderablement, & par conſequent perdre beaucoup de leurs ſels volatils, en quoi conſiſte leur vertu. De là vient qu'ordinairement elles ſont toutes vermoulues. Celles qui viendront du Canada ſeront incomparablement meilleures, puiſqu'elles ſeront plus fraîches & mieux conditionnées.

Le Pere Jartoux dit que ceux qui cueillent le Gin-ſeng n'en conſervent que la racine, qu'ils enterrent dans un même endroit, ce qu'ils peuvent en amaſſer durant dix ou quinze jours, qu'ils ont ſoin de la bien laver & de la nettoyer avec des broſſes pour en ôter toute la matiere étrangere ; qu'ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque bouillante, & qu'ils la font

fecher à la fumée d'un millet jaune, qui lui communique un peu de fa couleur. Le millet renfermé dans un vafe avec un peu d'eau fe cuit à un petit feu. Les racines couchées fur de petites traverfes de bois au deffus du vafe, fe fechent peu à peu fous un linge, ou fous un autre vafe qui les couvre.

M. Kæmpfer rapporte la chofe un peu differemment. Quand les racines font fraîchement arrachées, dit-il, on les fait macerer trois jours dans de l'eau douce, ou ce qui eft mieux encore, dans la feconde eau où l'on a fait cuire une efpece de ris ou de millet, & on les y met tremper quand cette eau eft froide. Ainfi macerées dans un vaiffeau d'airain & couvert, on les fufpend à la vapeur de cette eau fur le feu. Alors étant deffechées depuis le bas jufques vers le milieu, ces racines acquierent une couleur rouffe, refineufe & prefque tranfparente.

C'eſt la marque de leur bonté. Comme je ne crois point que cette couleur & cette tranſparence ajoutent rien à leur vertu, je crois cette preparation peu neceſſaire. Si on ſouhaitoit neanmoins qu'elle le fut pour la conſervation du Gin-ſeng, & qu'on voulut le porter à la Chine pour le trafiquer, on pourroit y faire la même preparation en Canada avec les maïs ou bled d'Inde dont uſent nos Sauvages.

Quand j'eus découvert le Ginſeng, il me vint en penſée que ce pouvoit être une eſpece de mandragore. J'eus le plaiſir de voir que je m'étois rencontré ſur cela avec le Pere Martini, qui dans l'endroit que j'ai cité, & qui eſt rapporté par le Pere Kirker, parle en ces termes. Je ne ſçaurois mieux repreſenter cette racine, qu'en diſant qu'elle eſt preſque ſemblable à notre mandragore, hormis que celle-là eſt un peu plus petite, quoi

qu'elle ſoit de quelqu'une de ſes eſpeces. Pour moi, ajoute-t-il, je ne doute point du tout qu'elle n'ait les mêmes qualitez & une pareille vertu, puiſqu'elle lui reſſemble ſi fort, & qu'elles ont toutes deux la même figure.

Si le Pere Martini a eu raiſon de l'appeller une eſpece de mandragore à cauſe de ſa figure, il a eu tort de l'appeller ainſi à cauſe de ſes proprietez. Nos eſpeces de mandragore ſont narcotiques, rafraîchiſſantes, & ſtupefiantes. Ces qualitez ne conviennent point du tout au Ginſeng. Cependant l'idée du P. Martini que j'ai vuë juſtifiée ailleurs, m'a donné envie de pouſſer plus loin ma recherche. En effet, ayant trouvé que notre mandragore d'aujourd'hui, d'un commun ſentiment, n'étoit pas la mandragore des anciens, j'ai cru qu'en cherchant un peu, & qu'en comparant le Ginſeng avec ce que les anciens ont dit de

de leur Mandragore, on pouroit ſoutenir que c'eſt l'ἀνθρωπόμορφος de Pythagore, & la Mandragore de Theophraſte. Ce que j'en dis pourtant eſt moins pour donner mes conjectures pour des certitudes, que pour les ſoumetre aux Sçavants & leur donner lieu de pouſſer plus loin leurs recherches.

Voicy donc comme je raiſonne. Theophraſte eſt le premier des Auteurs anciens qui ayent écrit des plantes. Theophraſte nous fait la deſcription d'une Mandragore, qui ne nous eſt point connue; il eſt évident auſſi qu'il ne connoiſſoit point celles que nous connoiſſons aujourd'huy, du moins ſous ce nom là, de là on pouroit conclure que celle de Theophraſte s'eſt perdue & qu'on lui en a ſubſtitué une autre.

Il eſt facile d'expliquer comment la Mandragore des anciens a pu s'être perdue. Premierement. Elle aura été ſans doute d'une grande re-

cherche dans les premiers temps, à cause de ses effets singuliers, dont on peut voir des exemples dans l'antiquité. Secondement. La difficulté que cette plante avoit à se multiplier l'aura rendue rare, il est probable qu'elle ne se trouvoit que dans les forêts. Le pays s'étant dans la suite découvert & les racines en ayant été arrachées avant la maturité de leurs fruits, la plante aura été en peu de temps épuisée. On peut conjecturer avant l'évenement, qu'il en sera ainsi du Gin-seng. Cette racine étant fort prétieuse, produisant peu, & ne croissant qu'à l'ombre des forêts.

La mandragore des anciens étant ainsi perdue, on lui en aura substitué une autre à raison de quelque rapport commun à l'une & à l'autre. Nos mandragores ont des racines qui ont quelque ressemblance avec le corps de l'homme depuis la ceinture en bas, leurs semences sont blanches & ont la figure d'un petit

rein, c'eſt ſans doute ce qu'elles onr de commun avec la mandragore des Anciens & cela ſe trouve parfaitement dans le Gin-ſeng, le fruit du Gin-ſeng a de ſurplus la même figure que ſes ſemences; il reſte maintenant à voir ce que la mandragore de Theophraſte a de particulier & à examiner s'il convient au Gin-ſeng, pour cela recueillons tout ce qu'en a dit Theophraſte.

En premier lieu, Theophraſte reconnoit une tige à la mandragore & établit une reſſemblance par la tige entre elle & la ferule. Voici ce qu'il dit au chapitre ſecond du Livre ſix. Entre les autres (plantes) il y en a " quelques unes qui approchent plus " de celle-ci (la ferule) par leur tige, " telles ſont la mandragore, la cigue, " l'Ellebore, &c. "

Cette reſſemblance doit être priſe de celle qu'il établit lui-même ailleurs, entre les plantes qu'il range en diverſes claſſes, ſelon la diverſité de

leurs tiges c'eſt au chapitre 8. du livre 7. qu'il parle ainſi. „ Entre „ toutes les plantes il y a une diffe-„rence établie & reconnue detout le „ monde, elle ſe prend de la varieté „des tiges, car il y a des tiges droites. „ des tiges nerveuſes ... des tiges qui „tombent & ne durent qu'une anée, „des tiges qui s'acrochent... des tiges „ qui rampent à terre....il y en a qui „ n'ont qu'une ſeule tige....quelques-„unes en ont beaucoup... & quelques „ autres peu. Ce que je mets ici en précis eſt étendu plus au long dans tout ce chapitre 8.du livre ſeptiéme.

Cette difference generique étant ainſi établie, cherchons en quoi con-ſiſte la reſſemblance particuliere qui eſt entre la ferule & la mandragore. C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſ-cription de la ferule, au même cha-pitre du livre ſix, il lui donne ces „ deux qualitez, elle ne produit qu'u-„ ne ſeule tige & cette tige tombe & „ renaît toutes les années; or ce que

Theophraste, dit de la mandragore & de la ferule, se trouve vrai du Gin-seng qui ne pousse qu'une seule tige que la même année voit se former & se détruire, & ne peut absolument convenir aux deux especes de *solanum furiosum* ou *lethale* qui produisent dix ou douze tiges sur un seul pied, ainsi l'opinion de presque tous les Botanistes, qui croyent que ces especes de *solanum* & en particulier celui à qui les Italiens ont donné le nom de *Belladona*, sont la mandragore de Theophraste, se trouve ici renversée par Theophraste même.

Il paroist manifestement que cette ressemblance de la ferule & de la mandragore est fondée sur ces deux qualitez de leurs tiges, puisqu'immediatement aprés avoir fait cette comparaison il établit une nouvelle ressemblance par les tiges entre d'autres plantes, & comme une nouvelle classe. Quelques unes " ont, dit-il, des tiges nerveuses. "

„ Telles ſont le fenouil, &c.

En ſecond lieu, Theophraſte s'exprime ainſi au même chapitre ſecond du ſixiéme livre. Le fruit de la „ mandragore a cela de particulier, „qu'il eſt noir, qu'il naît en grape, & „ qu'il a un goût vineux. Examinons ces trois qualitez.

A la verité le fruit du Gin-ſeng eſt d'un très beau rouge dans ſa maturité, mais en ſechant ſur pied il devient ſi noir qu'à peine apperçoit-on en quelques uns qu'il ait été roug·. Il en eſt de même de quelques au res plantes & en particulier de l'Ap lachine qui nous eſt venue récemment de la Louiſiane, on peut dire que ſon fruit eſt noir quoiqu'on aſſure qu'il y a un temps où il eſt rouge. Communément le fruit de ces ſortes de plantes a ſucceſſivement differentes couleurs.

Ceux qui ont commenté Theophraſte & qui ont prétendu avoir trouvé ſa mandragore ont expliqué

differemment le mot Grec ῥαγώδης. Quelques-uns l'expliquent d'une grappe & d'autres d'un grain, de quelque maniere qu'on l'entende, si l'on considere le fruit du Gin-seng ou l'ombelle qui porte ses fruits, cela lui convient parfaitement & aussi bien qu'aux fruits des deux especes de *solanum*, dont l'un, tel que la morelle, produit une ombelle ou grappe semblable à celle du lierre, & l'autre ne produit qu'un grain qu'on appelle *faba inversa*.

La troisiéme qualité qui est d'avoir un goût vineux, est propre à plusieurs plantes qui portent des bayes; le Gin-seng en est une, l'eau qui se répand dans la bouche, quand on presse le fruit du Gin-seng, tient du goût de ses racines & de ses feüilles.

En troisiéme lieu, Theophraste au chapitre neuviéme du neuviéme livre, décrit les superstitions des anciens en cueillant la mandragore,

les Sauvages qui ne ſont pas encore Chrétiens, haranguent auſſi leurs herbes Medicinales, & pratiquent autant de vaines ceremonies que faiſoient autre-fois les payens. Comme je n'ai lu Theophraſte que depuis mon arrivée à Paris, je ne puis ſçavoir ſi les Sauvages employent les mêmes ſuperſtitions que Theophraſte rapporte, il ſeroit aſſez ſingulier que ce fuſſent abſolument les mêmes, mais quand bien même elles ſeroient differentes, ce ne ſeroit pas un préjugé contre le Gin-ſeng, depuis un ſi long intervalle de temps il s'eſt pu faire bien des changemens qui ne tirent point à conſequence.

En quatriéme lieu, Theophraſte décrit les propriétez de ſa mandragore, au chapitre dixiéme du même „livre neuviéme, la feüille de la man„dragore, dit-il, petrie avec de la „farine eſt bonne à ce qu'on aſſure „pour les ulceres, ſa racine raclée & „macerée dans le vinaigre ſert pour

l'eresipele, pour toutes les fluxions "
de goute, pour concilier le som- "
meil, &c. On la donne dans le vi- "
naigre ou dans le vin. Theophraste "
dit ensuite que la maniere de la conserver est de la couper par tranches qu'on enfile & qu'on suspend à la fumée. Ces effets de la mandragore de Theophraste se rapportent mieux à ceux qu'on attribue au Gin-seng qu'à ceux des deux especes de *solanum*, dont j'ay déja parlé qui sont de veritables poisons qui feroient mourir si on ne les dosoit avec beaucop de precaution.

Quand Theophraste dit que la mandragore est bonne pour faire dormir, il ne dit rien qui ne soit conforme aux experiences qu'on a fait du Gin-seng, mais le Gin-seng ne produit pas cet effet par une qualité narcotique, froide & stupefiante qui seroit dangereuse, mais par accident, en ôtant les causes de l'insomnie.

Je n'ai point lû dans Theophraſte que la mandragore fit mourir, ſi on en prenoit avec excès. J'ai cependant cherché avec exactitude tout ce qu'en dit cet ancien Auteur, & je l'ai rapporté fidelement. Il eſt vrai que le Pere Martini dit du Gin-ſeng, que ſi les perſonnes robuſtes & vigoureuſes en mangent, elles courent riſque de perdre la vie, parce qu'elle augmente trop leurs eſprits vitaux & leur chaleur naturelle. Je crois pour moi qu'il en faudroit pour cela un long & indiſcret uſage tel qu'on en pourroit faire des meilleures choſes qui ne conviennent pas également à tous les temperamens.

La ſeconde eſpece de *Garent-oguen Tſiohontati* dont j'ai déja parlé, & qui ſelon le rapport des Sauvages ne produit qu'une ſeule feüille ſans tige, ſans fleur & ſans fruit, eſt une autre eſpece de mandragore, je ne ſçache pas que perſonne en ait en-

core parlé elle peut faire une troisiéme espece avec les deux mandragores de Dioscoride qu'il nomme ἀγχαυλος.

Les Sauvages se servent d'une autre plante pour rétablir les forces perdues, il la nomment *Tsioterese gôa* ou la grande longue racine pour la distinguer de la salseparelle, qu'ils nomment simplement *Tsioterese* ou la longue racine. Les François la connoissent sous le nom d'anis sauvage. Les Sauvages sont les plus grands mangeurs du monde, mais ils sçavent aussi parfaitement suporter la faim; quand leurs provisions leur manquent ils se ceignent fortement le ventre, & fatiguent doublement; à courir pour chercher dequoi vivre & à souffrir leur dizette, alors quand leurs genoux chancellent & que leurs yeux commencent à doubler les objets, ils prennent une poignée de la poudre de cette racine qu'ils délayent dans de l'eau qu'ils

boivent, & leurs forces ſont ſur le champ rétablies. Ils font le même remede avec ſuccès & avec la même préparation pour ſe guérir du coup de ſoleil, cette racine eſt d'ailleurs un des plus excellents vulneraires qu'on puiſſe trouver; j'en ai apporté un peu, & il n'eſt perſonne qui ne juge de ſa vertu par ſon goût aromatique. Je l'ay vûe dans l'herbier de Monſieur de Juſſieu & dans celui de Monſieur Vaillant.

Il ne me reſte plus qu'à ſouhaiter que les experiences qu'on fera en France du Gin-ſeng, venu de Canada puiſſent répondre à celles qu'on a déja faites en ce pays là & ſe trouver telles qu'on paroît les promettre. Monſieur de Juſſieu m'a fait l'honneur de me dire qu'il s'en étoit déja ſervi avec ſuccés, & qu'il avoit arrêté un vomiſſement qui n'avoit pu ceder aux remedes ordinaires. Mais le comble de mes ſouhaits ſeroit que l'uſage de cette plante ſervit, Mon-

ſeigneur, à prolonger juſques à une extrême vieilleſſe des jours auſſi neceſſaires & auſſi précieux que ceux de V. A. R.

Ces vœux ardents que je forme pour la conſervation de V. A. R. par reconnoiſſance pour les obligations qui me ſont particulieres & par la gratitude qui m'eſt commune avec la Compagnie dont j'ay l'honneur d'être, regardent encore le Public qui eſt intereſſé à la vie d'un Prince dont les projets tendent tous à la felicité des peuples, d'un Prince dont les premiers ſoins ont été d'envoyer des ordres juſques aux extrêmitez de la terre, pour attirer de [redacted] tout dans le cœur de la France, tout ce qui peut contribuer à la rendre floriſſante, d'un Prince qui n'a approuvé les ſoins que je me ſuis donné pour découvrir cette plante, & n'a paru content de ma découverte qu'autant qu'il a été flatté que puiſqu'elle eſt d'une très-grande utilité

pour la guérifon de plufieurs maladies cheż des Nations trés-reculées, elle peut auffi devenir utile à un peuple qu'il aime,& dont par reconnoiffance, il doit être les délices.

Ce n'eft pas affez, Monfeigneur, que le Public faffe des vœux pour la confervation de V. A. R. tous les Arts qu'elle honore fi particulierement de fa protection, doivent travailler à immortalifer fon Nom & fa gloire. Ce n'eft pas feulement l'Hiftoire ou la Poëfie, le Pinceau ou le Burin qui tranfmettent le f uvenir des grands hommes à la pofterité, de tous temps les Botaniftes ont prétendu avoir ce droit & ont celebré la memoire des Princes qui ont favorifé cette fcience en leur confacrant de nouvelles plantes. Ces plantes portent encore leurs noms, ils ont paffé jufques à nous & nous les confervons avec refpect. En conféquence de cette poffeffion où font les Bottaniftes, puifque V.

A. R. a eu la bonté de me permettre de lui présenter ceMemoire & de lui offrir cette plante, je me flatte qu'Elle ne désaprouvera pas que je prénne encore la liberté de lui donner le Nom de Votre Altesse Royale, & de la nommer *Aureliana Canadensis - Sinensibus-Gin seng-Iroquæis-Garent-oguen*. On la verra fleurir cette année pour la premiere fois en France, & il n'est personne qui ne la voye croître volontiers & qui ne se fasse un plaisir de la connoître sous un Nom si auguste.

Quoique j'aye découvert cette plante en Canada, & que par cette raison je puisse la regarder comme un bien qui m'appartient, ce seroit cependant aux maîtres de l'art qu'il conviendroit de donner ce nom avec autorité plûtôt qu'à moi, mais ce que V. A. R. a fait depuis peu avec une magnificence Royale en faveur de la Botanique, envoyant des personnes intelligen-

tes dans les Indes, dans l'Amerique, & dans les Royaumes voisins, pour y faire de nouvelles découvertes, les interesse à approuver ma hardiesse, & à conserver un Nom qui est pour eux une marque de la protection dont V. A. R. les honore, & qui en est une pour moi du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De V. A. R.

Le très-humble, très-obéïssant & très-soumis serviteur JOSEPH FRANÇOIS LAFITAU de la Compagnie de Jesus, Missionnaire des Iroquois du Sault S. Louis dans la nouvelle France.

APPROBATION.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus, dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay reçu de N. R. P. General, je permets au Pere Joseph François Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un écrit qu'il a composé qui porte pour titre *Mémoire présenté à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans Régent du Royaume de France, concernant la prétieuse plante du Gin-seng de la Chine découverte en Canada.* Et qui a été vû & approuvé par trois Reviseurs de notre Compagnie, en foi & témoignage de quoi j'ay signé la présente. A Paris ce 15 Fevrier 1718.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné, Nicolas Andry, Conseiller Lecteur & Professeur du Roi, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris, & Censeur Royal des Livres, ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, cet écrit intitulé *Mémoire présenté à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans Régent du Royaume, concernant la prétieuse plante du Ginseng de la Chine, découverte en Canada, par le Pere Joseph François Lafitau, de la Compagnie de Jesus, & Missionaire des Iroquois du Sault S. Louis.* Je le juge trés-digne d'être imprimé, & je crois qu'il ne sera pas moins utile qu'agréable au public. Fait à Paris ce 24. Janvier 1718. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé Joseph Mongé Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un *Memoire presenté à notre très-cher & tres-amé Oncle le Duc d'Orleans Regent de notre Royaume, concernant la precieuse planse de Gin-seng de la Chine, decouverte en Canada par le Pere Joseph-François Lafitau, de la Compagnie de Jesus, Missionaire des Iroquois du Sault de S. Louis*; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Mongé de faire imprimer vendre & débiter ledit Livre en telle forme, marge, caractére & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur d'Argenson; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans autre permission, & nonobstant Clameur

H ij

de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir Donné à Paris le dix-septiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cens dix-huit, & de notre Regne le troisiéme Par le Roi en son Conseil. DE SAINT HILAIRE.

Regîstré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 278. N. 312. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 18. Février 1718. DELAULNE, *Syndic.*

Catalogue des Livres qui se vendent à Paris chez Joseph Mongé.

MEditations du Reverend Pere Medaille, in 12. 2 l. 10 f.

Devoirs du Chrétien par le R. P. le Jay, in 12. 1 l. 10 f.

Conduite spirituelle contenant plusieurs maximes & Pratiques de pieté pour toute l'année, utile à tous les états, & principallement à ceux qui veulent vivre chrétiennement dans le monde par le R. P. de la Motte, in 12. 1 l. 10 f.

Pensées & réflexions sur le *Pater*, par un Religieux de l'Etroite Observance de l'Ordre de Grandmont, in 12. 1 l. 10 f.

Avantages des maladies, par le R. P. Dupont de la Compagnie de Jesus, in 12. 1 l. 10 f.

Reflexions Chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde, augmentées de plusieurs beaux exemples avec une préparation à la Mort, in 12. 1 l. 5 f.

Regles de la Discipline Ecclesiastique, recueillies des Conciles, des Synodes & des SS. Peres de l'Eglise, touchant l'état & les mœurs du Clergé, nouvelle édition, corrigée & augmentée, in 12. 1 l. 15 l.

La vie du R. P. François de Saintpé, Prêtre de l'Oratoire, avec des aspirations pour les agonisans, tirées de l'Ecriture sainte, in 12. 1 l. 10 f.

Conférence sur le Symbole, par le R. P. Albert, in 12. 2 l. 10 f.

----- Idem, de la maniere de prêcher, in 12. 1 l. 15 f.

Les véritables maximes des Saints sur l'amour de Dieu, tirées de l Ecriture Sainte & des SS. Peres, in 12. 2 l. 5 f.

Reflexions sur l'Eloquence, in 12. 1 l. 10 f.

Principes de Geographie, in 12. 1 l. 10 f.

La Croix ou la Passion de Iesus Christ dés le commencement de son Incarnation jusqu'à la fin de sa vie mortelle, representée par figures, in 12. 1 l. 5 f.

* Le saint Emploi des Fêtes, in 12. 2 l. 10f.

* Les vies des bien-heureux Louis de Gon-

ſague & Staniſlas Koska, in 12. 1 l. 10 ſ.

* Traité des droits des Evêques ſur les Réguliers exempts, in 12. 2 l.

* Hiſtoire du grand & veritable Chevalier Caiſſant, in 12. 2 l.

* *Magiſtris Scholarum inferiorum Societatis Jeſu, de Ratione diſcendi & docendi, autore Ioſepho Iuvencio Soc. Ieſu.* 1 l. 10 ſ.

* *Q. Horatii Flacci ad Piſones Epiſtola, ad artis poetica formam redacta, in* 12. 1 l.

Méthode facile pour apprendre l'Hiſtoire de France avec une idée generale des Sciences, in 12. 2 l. 10 ſ.

Oraiſon funebre de Louis le Grand, Roy de France & de Navarre, prononcée en Latin dans le Collége des R. P. Jéſuites par le R. P. Porée de la même Compagnie & traduite en françois le latin à coſté, par Monſieur M***. in 12. broché 1 l.

* *De principe qualis futurus ſit utrum jam inde ab ejus pueritia auguerari liceat oratio habitat in Regio Ludovici Magni, Collegio, Societatis Ieſu, a carolo Porée Societatis ejuſdem Sacerdote*, 4°. 1 l.

Les Epitres & Evangiles, avec les Oraiſons de tous les jours de l'année, qu'on récite aux Meſſel Romain reformé par commandement de notre ſaint Pere le Pape, nouvelle édition en gros caractere, in 12. 2 l.

* Sallufte traduit en françois, dédié à M. le Chevalier d'Orleans General des Galeres de France, feconde édition augmentée de deux Difcours du même Auteur touchant le Gouvernement de la Republique, in 12. 2 l.

* Poëfies Sacrées, traduites ou imitées des Pfeaumes, in 12. 1 l. 10 f.

*Introduction à l'hiftoire desMaifons fouveraines de l'Europe, par le R. P. Buffier, de la Compagnie de Jefus, in 12. 3 vol. 7 l 10 f.

* Tableau Chronologique de l'Hiftoire Univerfelle, gravé en forme de jeu avec l'expofition des régles de ce jeu, des faits Hiftoriques dont il eft compofé, in 12. 1 l.

* La Verité de la Religion Chétienne, démontrée par ordre Geométrique, par M. Jean Denife, Profeffeur de Philofophie au College de Montaigu, in 12. 1 l. 15 f.

* Memoire artificielle, du R. P. Buffier, in 12. 4 vol. 10 l.

Imitation de J. C. traduction nouvelle par le fieur C. I. F. A. A. P. avec des figures à tous les Chapitres, in 24. 2 l.

Confiderations Chreftiennes pour tous les jours du Mois, in 24. 1 l.

Penfez-y-bien, ou Reflexions fur les qua-

tre fins dernieres, in 24. 15 ſ.

Reflexions ſur les obſtacles & les moyens du ſalut, in 24. 15 ſ.

Penſées Chreſtiennes pour tous les jours du mois, in 24. 10 ſ.

Meditations Chreſtiennes. 10 ſ.

Pratiques Chreſtiennes. 10 ſ.

Les trois reliez enſemble, 1 l. 5 ſ.

Veritez conſolantes du Chriſtianiſme par le R. P. Buffier. 10 ſ.

Prieres du matin & du ſoir, in 24 10 ſ.

Reflexions courtes & touchantes, mêlées de prieres & de pratiques de pieté, ſur la vie & les Myſteres de J. C. pour tous les jours du mois, in 24. 10 ſ.

Vive Jeſus, paroles de Notre Jeſus tirées du nouveau Teſtament, in 24. 10 ſ.

Sentimens Chreſtiens, ſur les principales Veritez de la Religion, expoſez en proſe, en vers & en eſtampes, par le R. P. Buffier de la Compagnie de Jeſus, in 18. 18 ſ.

Les Maximes de S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, avec les ſentimens de l'Apoſtre des Indes S. François Xavier, de la même Compagnie, in 24. 10 ſ.

L'Office de la Semaine Sainte, à l'uſage de Rome & de Paris, ſelon le nouveau Breviaire, in 24. 1 l.

FIN.